

JACQUES DRILLON

CODA

essai autobiographique

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- TRAITÉ DE LA PONCTUATION FRANÇAISE, Tel, 1991.
EURÊKA, généalogie et sémantique du verbe trouver, Le Cabinet des lettrés, 1995.
TOMBEAU DE VERLAINE, Le Cabinet des lettrés, 1996.
CHILDREN'S CORNER, Haute Enfance, 1997.
DE LA MUSIQUE, écrits I, L'Infini, 1998.
LES GISANTS, sur « La mort des amants » de Baudelaire, Le Cabinet des lettrés, 2001.
FACE À FACE, L'Un et l'autre, 2003 (« Folio », n° 4300).
SUR LEONHARDT, essai biographique, L'Infini, 2009.
SIX ÉROTIQUES PLUS UN, Le Cabinet des lettrés, 2012.
THÉORIE DES MOTS CROISÉS, un nouveau mystère dans les lettres, 2015.
CADENCE, essai autobiographique, Blanche, 2018.
JE VEUX, Tracts, 2020.

Chez d'autres éditeurs

- LE VEILLEUR, récit, J.-C. Lattès, 1984 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
NOTES DE PASSAGE, journal d'amateur, Ramsay, 1986 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
LISZT TRANSCRIPTEUR OU LA CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, Actes Sud, 1986.
LE LIVRE DES REGRETS, Actes Sud, 1987.
SCHUBERT ET L'INFINI : À L'HORIZON LE DÉSERT, Actes Sud, 1988.
CHARLES D'ORLÉANS OU LE GÉNIE MÉLANCOLIQUE, J.-C. Lattès, 1993
(www.lulu.com/spotlight/Drillon).
PROPOS SUR L'IMPARFAIT, Zulma, 1999 (« Points Seuil », n° 2476).
LE QUIZ DE L'OBS, le jeu de la langue française, Mille et une nuits, 2001.
LISZT TRANSCRIPTEUR OU LA CHARITÉ BIEN ORDONNÉE, suivi de
SCHUBERT ET L'INFINI : À L'HORIZON LE DÉSERT, Actes Sud, nouvelle
édition, 2005.
MORT DE LOUIS XIV, suivi d'autres transcriptions, L'Escampette, 2006.
LES MOTS CROISÉS DE L'OBS, vol. 1, 2012 (www.lulu.com/spotlight/Drillon).
LES FAUSSES DENTS DE BERLUSCONI, papiers décollés, Grasset, 2014.

Suite des œuvres de Jacques Drillon en fin de volume

C O D A

JACQUES DRILLON

CODA

essai autobiographique

nrf

GALLIMARD

Cet ouvrage fait suite à *Cadence* (Gallimard, 2018).

© Éditions Gallimard, 2022.

« Loin du funèbre glas des vertus importunes »

MARCEL PROUST
bachelier ès lettres, 1889

Je n'écris pas ce que je pense ; je n'ai jamais écrit ce que je pensais. D'abord parce que j'ai rarement pensé, ensuite parce que l'écrire est trop compliqué, enfin parce que, si je l'avais fait, on m'aurait jeté des pierres, on m'aurait haï, cloué à une porte de grange comme un oiseau de malheur. Je n'ai rien d'un héros, moins encore d'un anti-héros. Dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, est à la fois dangereux et vain. Voilà des siècles qu'on la dit, et même qu'on la répète sur tous les tons, le satirique, le pamphlétaire, le romanesque, le théorique, dans des milliers de livres – lesquels ne sont pas lus, ou lus de travers, ou bien encore oubliés sitôt que lus. Je ne m'étonne pas que les plus intelligents, désenchantés les uns après les autres, aient fini par dire n'importe quoi. Il faut tout recommencer à chaque génération, comme on se construit une bibliothèque : nous accumulons des volumes sur des étagères, jusqu'à l'absurde, et puis nous mourons : nos livres sont vendus, dispersés, transformés en pâte à papier, et nos enfants recommencent : une étagère, puis deux, puis vingt – et ils meurent à leur tour. La vérité est à cette image décourageante.

Passé mes premières naïves années d'adulte, pleines de bruit et de fureur, d'anathèmes et de dithyrambes, j'ai baissé pavillon

– et j’ai bordaillé. J’avais gâché ma vie, non « *par délicatesse* », comme Rimbaud, mais par excès d’idées et de certitudes, que je jugeais brillantes et neuves, en réalité couvertes de poussière. Je croyais avoir pensé ; je ne faisais que répéter ce qui avait été dit avant moi, et que j’avais entendu sans écouter – ou que j’ignorais, faute d’avoir lu suffisamment. Dans le meilleur des cas, je découvrais ce qui avait été pensé mille fois, dans le pire je démarquais. (Je me consolais avec Valéry : « *Penseurs sont gens qui re-pensent, et qui pensent que ce qui fut pensé ne fut jamais assez pensé* »...)

Entrer dans le détail me paraissait, continue de me paraître, au-dessus de mes forces ; mais des aînés plus glorieux m’ont précédé dans cette carrière. Lorsque Saint-Simon parle de l’« *esprit Mortemart* » sans jamais dire en quoi il consiste, il montre son impuissance, ou sa lassitude – ou son impatience ; Proust, lui, et comme en réaction, pousse le courage intellectuel jusqu’à définir précisément l’« *esprit Guermantes* ». Proust est un vaillant, un demi-dieu, encore qu’écrire des choses géniales soit à la portée du premier génie venu, mais que Proust domine par sa force morale. Il est un hapax des lettres. Même les plus grands poètes, ces voyants, n’ont pas montré sa bravoure : ils ont dit ce qu’ils voyaient, tandis qu’il éclairait l’invisible. Quant à moi, s’il se présentait une personne désireuse de connaître le fond de mon cœur, je lui conseillerais de lire *À la recherche du temps perdu* : elle s’en ferait une idée fausse, mais qui vaudrait bien la vraie.

Ils me font envie, ceux qui écrivent « dans l’urgence », pressés par une « nécessité intérieure » ; ceux pour qui l’« écriture », que je ne parviens pas à majuscule, est un « besoin vital », ou bien une « thérapie », l’apurement d’une dette innée, une activité cathartique, les faux Kafka, les demi-Beckett d’aujourd’hui. D’ailleurs, il suffit de les lire : on voit tout de suite qu’ils mour-

raient de saleté s'ils n'écrivaient pas. Comme ils sont nets, à présent, propres et purs ! Comme ils vont bien ! Ils me rappellent que le Christ est venu sur terre pour nous sauver : avant sa naissance, notée « *av. J.-C.* », tout allait mal ; et maintenant, grâce à lui, tout va bien.

Non, je ne suis mû par aucune force tellurique et cachée, aucune lave n'opprime les flancs de mon volcan intérieur : j'écris parce que cela me plaît. Il n'y avait pas de phrase, et voilà qu'il y en a une. J'aime les phrases ; et j'aime en faire. Il me plaît de secouer le grand kaléidoscope de la langue française, tous ces mots, ces verbes, ces subordonnants, ces relatives, pour en considérer, réjouir, le nouvel arrangement. Pas de besoin, mais du désir. S'il se fait trop languissant, je jardine, je joue du piano, je lis les livres des autres ; quand me prend l'envie d'écrire quelques phrases, j'y cède. Céder : ma spécialité.

*

De surcroît, journaliste professionnel, j'étais payé pour écrire. Privilège qu'aucune Nuit du 4 août n'est venue abolir.

Je n'ai pas l'impression d'appartenir à une classe sociale précise. Il n'est pas certain que des classes sociales précises existent encore, au sens où on l'entendait autrefois, aristocratie, grande et petite bourgeoisies, prolétariat, tant il est vrai qu'une redistribution a brouillé les frontières anciennes, laissant place à d'autres démarcations : il existe des pauvres et des riches, qui ne se répartissent plus selon ces ordres ; on oppose plus clairement les travailleurs et les chômeurs, les jeunes et les vieux, les religieux et les athées, les hautement connectés et les normalement connectés, ou bien encore ceux qui ont du temps à eux et ceux qui n'en ont pas, ceux qui lisent des livres et ceux qui regardent leur téléphone... Et maintenant, les hommes et les femmes. Certes j'ai un niveau

précis de revenus, qui me place automatiquement dans une certaine *tranche* de population ; mais je me sens, et je suis, socialement supérieur à cet homme d'affaires qui brasse des millions et n'a pas une minute à lui – fût-ce pour les dépenser. Je me sens, comme Emmanuel Berl, « *séparé de la droite par mon dégoût de la bêtise, et de la gauche par mon dégoût du mensonge* ». J'ai vécu sans clients ni fournisseurs, situation qui a préservé ma morale de tout brigandage par bénéfices ; sans véritables supérieurs hiérarchiques, car un journal n'est ni une armée ni une administration, mais une étrange démocratie, par nature organisée comme un orchestre, dont les membres sont à la fois uniques dans leur spécialité, et dépendants les uns des autres : à quelques notables exceptions près, je n'ai jamais reçu d'ordre, ni même de consigne, tout au plus un ou deux conseils appuyés ; sans subordonnés, faute d'avoir accepté, ni davantage brigué, la moindre responsabilité. (Il m'est arrivé d'être pompeusement nommé « chef de service » dans une revue, mais j'étais seul dans mon service. Il m'est arrivé d'en « diriger » une, mais je n'avais pour tout collaborateur qu'une secrétaire de rédaction, qui faisait son travail tandis que je faisais le mien. Et voilà pour les scrupules entre parenthèses.)

Au sens marxien du terme, j'ai trahi ma *classe* : né bourgeois, je n'ai acheté la force de travail de personne ; et n'ai cédé la mienne – du reste elle ne constituait pas ma seule richesse – à quiconque. Tout au plus ai-je passé le plus clair de mon existence à vendre ma production personnelle : ces phrases que j'ai plaisir à former. (On a connu plus douloureuses aliénations.) J'ai eu des employeurs, qui me les ont achetées un juste prix, fixé non par les règles du commerce, offre et demande, mais par l'usage, qui leur est supérieur (voilà bien ainsi que se forment les dictionnaires, jusqu'à plus ample informé). J'étais mon patron, et mon ouvrier en même temps – on dirait une citation du *Numéro deux* de Godard.

Que les « classes » actuelles se chevauchent n'empêche pas les fossés de se creuser. La rivalité entre générations n'a jamais été aussi violente, les pauvres sont plus nombreux et plus pauvres, et un jeune beur de banlieue parisienne n'a plus rien de commun avec un vieux paysan du Morvan. De multiples Babel s'édifient à toute vitesse, qui ne concernent pas seulement les langues, mais aussi la morale, le mode de vie, les « valeurs ». Si les rivalités sont fortes, elles ne parviennent pas à se muer en guerres : la passivité générale bloque ce processus naturel ; et ce qui eût provoqué des émeutes il y a cinquante ans advient sans entraîner la moindre révolte : pas même d'étonnement. Les choses s'imposent comme si elles étaient inévitables, comme si le « progrès » était fatal.

En sorte que la massification des individus entraîne une solitude absolue de tous ; et qu'aux « classes » ont succédé des myriades d'êtres humains qui aspirent à suivre leur chemin, chacun le sien, sans souci des autres. Nous faisons la queue devant un guichet symbolique, et malheur à celui qui ne sait pas resquiller, ou comprendre avant tout le monde qu'un nouveau guichet vient d'ouvrir.

Je ne m'étends pas plus longuement sur ces banalités – même si j'éprouve une véritable panique à l'idée que le monde puisse ainsi muter sans opposer de résistance à l'*agent mutagène*, et courir au totalitarisme avec la plus grande hâte. Un temps viendra où l'on regrettera La Boétie, où l'on considérera la servitude, la vraie servitude, notre chère servitude, comme un paradis perdu – au regard de la légumisation universelle à laquelle nous aurons été soumis. (La servitude portait en elle le germe de la révolte – tandis que nous semblons condamnés à la passivité complète et définitive, dans un monde vitrifié par la peur et les bons sentiments.)

J'ai donc fait comme tout le monde : la queue. Une fois devant le guichet, j'ai manœuvré comme j'ai pu. Grâce à

quelques sourires hypocrites je m'en suis plutôt bien tiré, et à présent je puis rester chez moi, ne voir que quelques amis, faire de la musique avec ceux qui la savent, lire et écrire. J'ai résisté à ceux qui m'entraînaient dans le flux furieux où ils aspiraient à se noyer ; ils m'en ont voulu, m'ont taillé toute sorte de croupières, ont élevé devant moi les obstacles qu'ils avaient à portée de main : je les ai contournés à ma manière. J'ai insulté au moins une fois tous mes « chefs » successifs ; après avoir seulement satisfait mon goût naturel pour la colère, cette technique, absolument pas délibérée, m'a valu d'être respecté. (Le « courage » est rentable.) Je me souviens avoir dit à Denis Olivennes, qui avait pris la direction du *Nouvel Observateur* et prétendait remplacer les lettres par les chiffres : « *Vous n'êtes pas le patron. Un journal est comme une bande de malfrats : le chef est celui qui a les plus gros biceps et la plus belle femme. Vous n'avez ni l'un ni l'autre.* » J'étais intérieurement épouvanté par ce que je venais de dire ; mais sa longue expérience des conflits professionnels, batailles qu'il a perdues avec une étonnante constance, lui a dicté une réaction mesurée, apaisante, si je puis dire. Par la suite, il m'a donc épargné ce qu'il a fait subir aux autres : ses sarcasmes, son dédain. Ce dédain qu'il opposait désespérément à notre mépris. Et dans sa lettre d'adieux à la rédaction, il confesse, en me nommant, qu'il redoutait que je ne me « *moque de [lui] ironiquement* ». Sans comprendre très bien comment j'aurais pu me moquer de lui sans être ironique, j'ai vu que le coup avait porté.

Plus paresseux qu'ambitieux, je me suis tenu à l'écart de cette « course à l'échalote » en quoi la vie professionnelle consiste le plus souvent : le titre, le salaire, le pouvoir. Je me suis « *moqué ironiquement* » de tous ceux qui accédaient à un poste sans le mériter, et sans savoir l'occuper. Leur illégitimité, dont ils étaient les premiers convaincus, fragilisait leur position jusqu'à les terroriser. Ils se savaient arrivés là pour de mauvaises raisons

(flagornerie, coucherie) ; rien ne s'opposait à ce qu'un autre les supplante pour des raisons aussi mauvaises (coucherie, flagornerie). Ce qui ne manquait pas d'arriver. L'ensemble des journalistes les considérait en riant sous cape, attendant de les voir dégringoler. Lorsque Jérôme Garcin a pris la tête du « culturel » au *Nouvel Observateur*, la tension a brutalement baissé : au contraire de ses prédécesseurs, il n'avait pas de plus petits biceps que nous, et sa femme n'était pas plus moche que la nôtre. Nul ne contestait sa légitimité, nul ne pouvait nier son talent, son sens de l'organisation, sa rapidité, non plus que sa puissance de travail ou sa fécondité... Nous avions enfin un patron digne de ce nom, qui savait refuser un sujet d'article (les faibles disent toujours oui, mais n'honorent pas leur promesse, ce qui ne laisse pas d'être exaspérant) ; et si les crises successives ont donné lieu à des disputes très violentes, jamais elles ne portèrent sur sa position dans la hiérarchie. Nous considérions avec pitié les autres services, menés par des personnes médiocres, qui d'ailleurs se succédaient à une vitesse inquiétante, où tous étaient malheureux, alors que nos propres réunions hebdomadaires étaient presque toujours de grandes et joyeuses parties. La proportion de fous y était beaucoup plus élevée qu'ailleurs, car le talent se paie souvent de quelque dérangement. Les rivalités n'existaient pas vraiment entre nous. Pendant près de trente ans, l'estime que nous nous portions mutuellement (et chacun pour soi-même, il faut aussi l'avouer) nous a garantis contre toute compétition : la spécialisation et l'originalité, dans la compétence comme dans la technique littéraire, dans les apparences comme dans la culture, ont leurs avantages ; lorsqu'il arrivait à l'un d'entre nous de traiter un sujet qui ne lui revenait pas directement, c'était avec l'agrément du titulaire, qui n'avait à redouter aucune entreprise souterraine, occulte, malfaisante ; alors que dans les services où les compétences étaient moins clai-

rement marquées, les styles moins singuliers, toute expédition hors de son domaine habituel était vécue par les autres comme une tentative d'expansion ; c'est ce qui arrive dans une communauté dont les membres sont plus ou moins interchangeables. Personne chez nous ne redoutait personne.

Je n'entendais parler que de conflits professionnels, de rancœurs, de jalousies, qui semblent attachés à un travail, ou plutôt à un emploi, en sorte que je me demandais si je travaillais vraiment. Un journal prend naturellement des plis rapides, du moins quand il est en papier. C'est pourquoi il ne faut pas lui en laisser prendre de mauvais. Ma qualité de jeune pigiste me prémunit contre ce danger. Dans les premières années, où les réunions n'existaient pas encore (on a peine à l'imaginer), j'entraîtais en coup de vent dans les bureaux, je remettais mon article au chef de service, et je repartais. Je lui annonçais le suivant par téléphone, nous nous mettions d'accord sur la longueur, et voilà tout. J'ai pu respecter ce rythme jusqu'à la fin – tandis que ceux qui ont fait acte de présence comme débutants ont été forcés de continuer. Quand elle avait lieu, il m'arrivait d'assister à la « conférence » hebdomadaire de Jean Daniel, sorte d'assemblée plénière où tous lui faisaient part de leurs projets, ou parlaient d'autre chose. Il était comme un vieux chef peau-rouge, ou plutôt un empereur romain, un César, dont il avait d'ailleurs le profil implacable, parlant déjà très bas, distribuant caresses et coups de bâton. Il était d'une vacherie sans nom, avec naturel, sans effort, en souriant. Je me souviens de ce mot : « *Guillaume Malaurie, le nouveau rédacteur en chef du journal, je ne le connais même pas. Il est venu se présenter à moi ; il est resté une heure et demie : il n'a pas eu le temps d'être brillant.* » Il avait lu tout ce qu'il fallait lire, et même largement au-delà, en avance d'une semaine ou d'un mois sur les autres. Il était clairvoyant, hypermnésique, vaniteux jusqu'au ridicule. De ses origines modestes il

avait gardé une sorte de carence permanente : le désir de gloire. Il disait toujours « *mon ami Edgar Morin* », « *mon ami Robert Badinter* » pour tirer orgueil du monde dans lequel il « évoluait », pour « en être ». Je me rappelle une photo, scotchée à la paroi de l'ascenseur par une main potache, le représentant aux côtés d'Albert Camus, et accompagnée de cette légende : « *Qui est ce type à côté de Jean Daniel ?* » La réunion de rédaction du vendredi, dite « *conférence de Jean Daniel* », ne servait en effet à rien de rédactionnel : on y parlait de tout, et les décisions se prenaient ailleurs. Mais il les menait, c'était l'important. Chacun faisait de son mieux pour y briller sans avoir l'air de se faire reluire. (Le naturel, voilà le plus difficile à simuler.) Souvent, il y invitait des célébrités de la politique ou de la littérature, qu'il interrogeait. Il avait bien du mal à ne pas les écraser de sa seule présence, presque *scénique*. Sa fatuité, dont il se moquait lui-même¹ avec une irrésistible drôlerie, faisait cause commune avec celle du journal, pour autant qu'un journal puisse être orgueilleux. C'était pourtant le cas : il se confondait avec *L'Observateur*, et ce qui était bon pour l'un était bon pour l'autre. Leurs forces ont d'ailleurs décliné en même temps. (Et en même temps que le volume sonore de sa voix, devenue sur la fin tout à fait imperceptible.) Ses « *amis* », comme il les appelait toujours, sont morts, sont partis, ont été fichus dehors. Aujourd'hui, le journal est fait en grande partie par des gens qui n'ont connu ni Jean Daniel ni *Le Nouvel Observateur*. Ils pensent y écrire, mais c'est une illusion d'optique. Il n'était pas seulement un grand journaliste : il était surtout le meilleur directeur de journal. Le dernier, sans doute, à rechercher un bon article, à penser qu'il se vendra, se vendra forcément, quand les autres se demandent

1. Depuis Louis XIV on n'avait pas vu de vanité aussi délirante. Mais il était d'un orgueil supérieur, puisqu'il savait s'en moquer.

seulement comment produire de quoi vendre. La loi de l'offre et de la demande s'est inversée : il privilégiait l'offre, ils privilégient la demande. Il rappelait volontiers qu'on avait longtemps affiché, chaque semaine, les chiffres de ventes du dernier numéro ; et que, chaque semaine, quelqu'un arrachait la feuille : « *C'était vulgaire de se préoccuper de cela.* »

Les premiers temps, je n'ai eu que peu de rapports avec lui. Ils se bornèrent quelques semaines à une consigne qu'il me fit passer : celle de signer « J. Dr. » et non « J. D. », comme lui. Il était prévenu contre moi par ses « amis » Maurice Fleuret et Henry-Louis de La Grange. Lesquels vivaient ensemble : Fleuret assurait la critique musicale au *Nouvel Observateur*, et La Grange était propriétaire des murs du journal : il était une sorte de millionnaire collectionneur, absolument toqué de Gustav Mahler, auquel il avait consacré, en trois tomes énormes, une biographie qui fit sa gloire, notamment auprès de tous ceux qui n'avaient pas le courage de la lire, ce dont on ne peut leur tenir rigueur. Il était un homme éteint, qui ne s'allumait que lorsqu'on appuyait le bouton « Mahler ». Fleuret, lui, était illuminé par une dilection particulière pour Xenakis, auquel il consacrait un article sur deux. Sa passion ne lui conférait aucun talent, mais un grand pouvoir de conviction, et une certaine éloquence. Nouveau ministre de la Culture sous Mitterrand I, Jack Lang l'avait appelé auprès de lui, à la Direction de la musique. Fleuret, qui entendait nommer lui-même son successeur au *Nouvel Observateur*, avait pensé à Louis Dandrel pour y prendre sa suite. J'avais travaillé avec Dandrel à France Musique et au *Monde de la musique* : il était passionné par les questions d'environnement sonore, et n'entendait pas renouer avec le journalisme. Il m'avait appelé : Fleuret me propose son poste à *L'Obs*, qui ne m'intéresse pas, veux-tu le prendre ? Oui-da ! Au téléphone,

Fleuret m'envoya aussitôt sur le terrain : assister à un concert au festival de Lille, dont il était le patron. Il était un rapide et ne s'embarrassait pas de déontologie, qui ralentit toute chose.

Malgré ses interventions, l'article fut publié.

C'était honteusement mal payé, et je dus attendre plusieurs mois avant de figurer dans l'ours, la liste des collaborateurs d'un journal. Prévenu par les deux capucins de l'avenue du Président-Wilson, Jean Daniel ne m'adressait pas la parole. De son côté, Fleuret était ulcéré, blessé, chagriné, dans cet ordre, d'avoir été remplacé si facilement. Il l'était d'autant plus que sa première décision de directeur de la musique avait été de reconduire Daniel Barenboim, faute de meilleur candidat, à la tête de l'Orchestre de Paris. Fleuret ne l'aimait pas, mais dut prononcer son éloge public pour justifier ce choix qui n'en était pas un. Et moi, qui faisais mes premières armes dans *son* journal, je venais de publier un éreintement, très rosse quoique naïf, de ce chef, qui « *suivait son orchestre au lieu de le diriger* ». Colère de Fleuret. Mais un an plus tard, Jean Daniel fut invité à dîner en compagnie de Daniel Barenboim. Il s'y rendit, tête enfoncée dans les épaules, plus stravinskien que romain, redoutant les verges qui n'allaient pas manquer de le battre : Barenboim n'était pas du genre à pardonner. Il tendit le dos quand le musicien lui adressa la parole : « *Vous avez un critique de musique, dans votre journal, qui m'a étrillé l'an dernier, dans mes Beethoven.* » Balbutiements de Jean Daniel. « *Il avait tout à fait raison*, continua le chef. *J'avais dirigé comme un saligaud. J'étais épuisé. Et son article était non seulement très juste, mais très drôle. Vous le félicitez de ma part.* » Le lendemain, Jean Daniel me convoquait pour me raconter l'histoire. Et nous fûmes amis. Ce qui signifie qu'il me téléphonait le dimanche matin pour que je lui trouve deux places au concert du soir dirigé par Karajan, à guichets fermés depuis trois mois.

(Que faire, sinon lui céder les miennes ?) Ou que sa secrétaire m'appelait : « *Jean Daniel veut aller au concert cette semaine. Que lui recommandez-vous ?* » Parfois nous y allions ensemble. La soirée était généralement agréable : tout ce qui n'était pas la musique l'intéressait : la mémoire, les contrats, les puissants. Je répondais à ses questions dans le creux de son oreille, qu'il a gardée longtemps d'une extrême finesse. Je dois à la vérité de dire que si cinq phrases sur dix de Jean Daniel commençaient par « je » ou « moi », les cinq autres étaient des questions. Il voulait tout comprendre. Dans les dialogues d'égal à égal avec Jean d'Ormesson, enregistrés pour France Culture, il n'a pu s'empêcher de poser mille questions à son vis-à-vis, de lui demander des précisions, comme un journaliste en entretien, donc comme un inférieur – ce qu'il ne se souciait pas de paraître, surtout face à cet autre directeur de journal qui, lui, se croyait par sa naissance destiné à contribuer généreusement au plaisir de Dieu.

Un jour il demande à me voir. Fleuret n'avait pas encore renoncé à ses attaques incessantes, et ma position au journal était on ne peut plus précaire. Jean Daniel est à son bureau, muré dans la réprobation. J'attends qu'il parle.

« *Vous connaissez des gens dans les Alpes-Maritimes ?*

— *Peu, mais ma mère vit près de Nice.*

— *Ah ! Regardez cela. »*

Et il pousse devant moi un épais paquet de lettres qui lui étaient adressées, venant toutes des Alpes-Maritimes. Des lettres de soutien : Vous avez un critique épatant, Gardez Jacques Drillon, Quel talent, J'ai lu un article magnifique...

« *Mon Dieu ! Ma mère !*

— *Oui, je pense que votre mère a fait donner le ban et l'arrière-ban de ses amis pour vous soutenir. »*

Il s'est beaucoup amusé de cette histoire, et a joui de ma confu-

sion. Et pendant des années, me croisant dans un couloir : « *Comment va madame votre mère ?* »

Le fait est qu'il ne devait pas beaucoup me lire. La musique le rendait napoléoniennement sourd. Jusqu'au jour où l'un de mes articles servit par hasard à un projet de nouvelle maquette du journal, et fut mis en page de mille manières différentes. À force de comparer les mises en page, il finit par le lire. Quelques jours plus tard, encore un dimanche matin, il m'appelle :

« *Je vous ai lu. C'est excellent ce que vous faites. Mais vous méritez mieux que la musique. Vous aimez le théâtre ?*

— *Ma foi, oui...*

— *Vous préférez Feydeau ou Claudel ?*

— *Je connais mal Feydeau, mais j'ai une vieille passion pour Claudel. Pourquoi me demandez-vous cela ?*

— *Très bien.*

— *Pardon ?*

— *Je dis que j'aime Claudel moi aussi, et que vous pouvez prendre la place de la chroniqueuse de théâtre. Séduisez-la, couchez avec elle si cela vous chante, et prenez sa place. Je vous soutiendrai. »*

Je ne fis rien de tout cela, et n'eus donc pas à m'appuyer sur sa puissante épaule. Mais quelques années plus tard, alors qu'il était beaucoup plus âgé, et qu'il avait commencé, bien malgré lui, à déléguer un peu la direction effective de *L'Observateur*, il s'avisait de créer un nouveau magazine (comment s'appelait-il ? *Le Monde des idées*, je crois). Il fit appel à moi pour « tenir » la rubrique musicale, comme il disait. La perspective d'écrire davantage ne me souriait guère, mais les réunions préparatoires étaient délicieuses. Il était tout à son affaire, joyeux, brillant, écoutant les projets des uns et des autres, décrétait, commentait, saluait. Il avait retrouvé son auditoire, exerçait son charme, faisait son métier. Ce n'était que saillies, roseries, souve-

nirs... Il était, à l'ancienne, un homme d'esprit. J'eus le temps de n'écrire qu'un seul article : la parution cessait.

Je n'en ai pas tout à fait terminé avec Maurice Fleuret. Après quelques années passées à la Direction de la musique (1981-1986), où il fit tout et son contraire, défendant aussi bien les classes à horaires aménagés que la Fête de la musique, et qu'il avait quittée après le retour de la droite au pouvoir, marquant son désaccord avec elle par un étincelant discours fleuve à la Maison de la Chimie (trois heures de sarcasmes impitoyables, sans notes), il cherchait un point de chute. Après être monté si haut, il lui était difficile de reprendre une place si basse au *Nouvel Observateur* – que j'occupais d'ailleurs. Claude Perdriel eut alors l'idée de créer un supplément parisien à l'hebdomadaire, dont il lui confia la direction. Ce petit magazine était misérable, mais Fleuret en était le patron : l'honneur était sauf ; et il avait le plaisir de relire ma copie, puisqu'on m'avait demandé d'y collaborer. Je lui dois (c'est ma seule dette à son égard, mais je la reconnais avec jubilation) une revanche inespérée. Nous étions en très mauvais termes, cela va sans dire ; non seulement je n'écrivais jamais ce qu'il attendait, mais j'avais la manie, fort désagréable pour lui, de refuser les calembours et les contre-pèteries qu'il entendait ajouter ici et là dans mes articles. Je menaçais en haussant les épaules d'en retirer ma signature s'il maintenait ses inepties. De surcroît, j'étais réputé ne pas aimer ses articulets de *L'Obs de Paris* : il s'en était plaint directement auprès de moi, lors d'une entrevue en terrain neutre, au bistrot de la rue Dussoubs, invité par lui : « *Pourquoi ne les aimez-vous pas ?* » Je n'avais su que répondre pour éviter le boulet qui sifflait à mon oreille, sinon : « *Je ne les lis pas* », qui valait insulte. Il cherchait donc à me renvoyer mes insolences. L'occasion s'en présenta pour lui. Cette fois, pensait-il, je le tiens. J'arrive dans

son bureau pour relire ma copie composée. Sans me laisser le temps de retirer mon manteau, il écrase de son doigt un passage surchargé de rouge :

« Cette virgule ne va pas du tout ! Depuis quand met-on une virgule avant une coordination ? Vous êtes arrivé à un âge où il faut savoir ponctuer une phrase correctement ! Vous allez me revoir ça tout de suite ! »

Je me penche, je lis ce que montre son doigt pointu et pointé. Sans rien répondre, j'ouvre ma sacoche, et j'en tire lentement mon *Traité de la ponctuation française*, dont l'encre était à peine sèche. Quatre cent cinquante pages, dont près de deux cents sur la virgule. Je le tiens en l'air quelques instants, comme pour jouer, en faisant mine d'hésiter, et je le lâche sur la table. Claquement bref.

« Tenez, je sors de chez Gallimard, c'est le premier exemplaire. Il est pour vous. »

Dieu n'existe pas souvent ; ce jour-là, pourtant, il existait, et m'avait fait une de ces fleurs dont il a le secret (bien gardé).

J'ai continué à travailler avec Fleuret jusqu'à ce qu'il trépasse. Je ne suis pas allé à son enterrement, mais, comme disait Mark Twain, *« j'ai écrit pour dire que j'étais d'accord »*.

En revanche, je suis allé au concert commémoratif que son compagnon Henry-Louis a organisé ensuite, au Théâtre des Champs-Élysées, loué pour la soirée (vous n'avez qu'à en faire autant : *« Assommons les pauvres »*, disait Baudelaire). Je suppose que le programme en avait été arrêté par le défunt, et même qu'il l'avait fait exprès, puisqu'il s'agissait, pourquoi le cacher, de la *Petite messe solennelle* de Rossini, qui a le défaut d'être *Petite messe solennelle* de Rossini de la première à la dernière note. Elle rédhibite à bloc. Commémoratif, le concert le fut au-delà de ce qui est permis, puisque le Tout-Paris présent s'en souvient encore.

*

La cécité des directeurs de journaux à l'égard d'Internet fut étonnante. À son avènement, Claude Perdriel, propriétaire, était déjà très âgé, et se soumit à une cure de rajeunissement dont il fut le seul à profiter. Il avait assez de flair pour deviner qu'Internet bouleversait la situation de la presse, mais n'était pas assez jeune pour en maîtriser le développement. Cet eldorado reculait plus vite qu'on n'avancait. La publicité numérique est très bon marché, et rapportait moins que ne coûtait un site dont il fallait multiplier les pages à seule fin de lui offrir un peu de place. Pour diminuer les coûts, on y a engagé de très jeunes personnes peu rémunérées, on les a fait travailler dans des conditions très dures, et l'on n'a cessé de changer leur feuille de route. Tantôt, il leur fallait traiter l'actualité, comme faisaient les autres, tantôt il fallait s'en détacher, pour se forger une identité qui fût unique. On ne savait faire ni l'un ni l'autre. Les quotidiens, puis les réseaux sociaux, se chargeaient fort bien de la première tâche, et les véritables auteurs qui étaient nécessaires à l'accomplissement de la seconde étaient inexistants. Par grands pans, Perdriel se défit de ses actions au profit du groupe *Le Monde* : il savait faire un journal, mais pas dans les conditions d'une rivalité constante entre le papier et le numérique. Pressentant la déconfiture, il l'accompagna. Au fil des années, le volume d'abonnés fondit, tandis que les lecteurs « au numéro » disparaissaient. La gratuité généralisée, à laquelle les différents directeurs de journaux ne surent faire face, ni individuellement ni collectivement, se révélait une véritable calamité. Le déficit de lecture, tant du côté des journalistes que de « *nos clients* », comme disait l'un d'entre eux, qui ne savait pas qu'un journal a des lecteurs, pas des clients, se faisait cruellement sentir. Par ailleurs, Claude Perdriel ne cessait

de fonder ou de refondre des suppléments – un propriétaire de journal est essentiellement un type qui s’ennuie –, censés être des « *pièges à pub* », mais qui se révélèrent des pièges tout court. Je défendis, au cours des différentes crises qui se produisirent, une politique de séparation totale entre papier et site Internet : le premier pour les plus de quarante ans, qui lisaient encore un peu, et avaient les moyens d’acheter un hebdomadaire (ce qui sous-entendait qu’il fallait cesser de courtiser la jeunesse, qui nous échappait de toute façon) ; le second pour les moins de quarante ans, auxquels il fallait donner ce qu’ils attendaient. Au papier les articles longs, aussi bien écrits et prestigieux que possible ; au site les fanfreluches à la mode. On chercha l’inverse : les deux rédactions furent appelées à se confondre, et il fallut toute l’inertie des journalistes du « *print* », comme ils disent, pour repousser cette échéance fatale : nous n’avons pas séduit les jeunes, et perdu les vieux. Avec tel directeur, dont la carrière est une brillante suite d’échecs qui l’ont mené à des postes toujours plus importants (car il avait atteint rapidement, mais surtout dépassé, son seuil d’incompétence), puis avec la nomination calamiteuse de son successeur, qui jouait au patron comme un enfant dans une cour d’école, l’horizon se boucha brutalement : on ne vit plus que des chefs de projet, des directeurs du développement, des directrices des ressources humaines, des séminaires de réflexion, des audits, et du globish généralisé. Furent engagés à grands frais des gens aux allures de tradeurs (pantalons étroits, barbe de trois jours, chaussures pointues), dont nous ne savions rien, qui ne savaient du journal et du journalisme que ce qu’ils en lisaient sur leurs tableaux Excel. Nous avons détesté ces petits messieurs que nous croisions dans les couloirs, et qui n’avaient même pas la correction de nous connaître. Ce journal était pour eux une entreprise comme une autre, qu’ils quitteraient un jour pour un meilleur salaire chez Google, ou Hachette, ou

TF1, ou Air France. Ils avaient la figure d'un pouvoir usurpé, et d'un pseudo-modernisme que nous abhorrions. Notre mépris pour eux ne les atteignait pas : leurs yeux étaient couverts de la taie technocratique. Ils faisaient notre perte, ils en étaient fiers, parce que leurs méthodes leur venaient d'une école que nous n'avions pas fréquentée. Leur écrasante médiocrité avait quelque chose d'invincible. Les entretiens d'évaluation se sont abattus sur la rédaction comme des criquets, les réunions se sont multipliées à une vitesse affolante. *Le Nouvel Observateur* était bien devenu *L'Obs*.

Les ventes et les recettes publicitaires baissant aussi vite que grimpait le nombre d'embauches inutiles, l'hypothèse d'un plan social fut émise, et confirmée. Une quarantaine de personnes, et parmi lesquelles nombre de journalistes chevronnés, prirent la porte qu'on leur ouvrait. J'ai hésité moi-même à le faire ; un entretien encourageant avec Jean Daniel m'en dissuada. Mais lorsqu'un nouveau plan social fut décidé deux ans plus tard par la direction, avec ce que cela comporte d'assemblées générales, de débats, de bruits de couloir, de fausses informations et de mensonges, de contestations juridiques et d'entrevues secrètes, je quittai le navire, avec une autre quarantaine de confrères. Une personne fut engagée pour mener à bien ces opérations. Cette jeune femme, qui portait un crucifix en sautoir, était ce qu'on appelle une « tueuse », chargée de faire partir le plus d'employés possible. Elle était bien élevée, parlait un français agréable, semblait avoir lu quelques livres, mais à la manière des officiers des Renseignements généraux, dans les années 1968-1970, qui s'étaient plongés dans Lénine, Mao et Rimbaud pour savoir à quoi pensaient les étudiants, et se faire une idée de ce qu'on éprouve quand on lit un livre. Passé les premiers moments courtois et souriants, l'unique conversation que j'eus avec elle devint abrupte, aiguë, comme il est naturel qu'elle

soit entre deux ennemis. Par un mystérieux détour de mon inconscient, j'ai pensé, en l'écoutant me mentir avec aplomb, à la merveilleuse mèche de cheveux de Michèle Alliot-Marie, si gracieuse, si souple, ornant une tête si dure, un front si borné. Son habillement, à la fois incohérent et laid, aurait dû m'alerter. Mais être prévenu contre elle n'aurait rien changé à notre entretien : son but fût resté de me spolier autant qu'elle le pouvait, de me voler une partie de mon ancienneté, et par conséquent de mon indemnité de départ. Pour se justifier, elle déplaça le terrain des hostilités, et montra une indignation non simulée devant l'« énormité » de mon traitement mensuel, notamment ce qui m'était payé pour les grilles de mots croisés que je publiais chaque semaine. Elle connaissait, me dit-elle, des sociétés de jeux qui pouvaient lui en livrer pour dix ou vingt fois moins cher. Je répondis avec hauteur qu'on ne compare pas une Jaguar et une Smart, phrase qui n'était pas propre à nous accorder, et la fit se cabrer. Elle jugea mon « *ego* » « *surdimensionné* », selon la formule consacrée en cliché : c'était sans doute vrai, mais ne retirait rien à la qualité de mes grilles... Elle conclut : « *Je verrai.* » C'était plus louis-quatorzien que ne l'autorise le Code du travail, donc déplacé.

C'est elle qui conduisit les négociations avec les syndicats et les représentants du personnel, signant la fin de l'ère « paternaliste » de Claude Perdriel. Son principe était simple : elle se fixait intérieurement un chiffre (quel qu'il fût : indemnités, délais, pourcentages) ; après discussion, elle faisait mine d'accéder à une partie des revendications de ses adversaires, jusqu'à ce que son chiffre soit atteint ; à cet instant, elle décrétait la fin de la négociation : c'était cela ou rien. Son sale travail accompli, elle s'en alla. Pour ma part, je quittai la maison en me faisant voler cinq années d'ancienneté, et pris aussitôt un avocat.

Pendant des années, contrairement à ce que prétendait Per-driel, *L'Observateur* avait été riche, et l'on pouvait voyager – ou l'on y était forcé, pour ce qui me concerne. Ce fut une période assez agitée, où je passais de Genève à Madrid, de Dresde à Venise, d'Amsterdam à Berlin, de Rome à Vienne. Les nombreux voyages que j'ai pu faire dans les années 1980 en compagnie de ma consœur Anne Rey, du *Monde*, étaient délicieux : elle savait l'art des promenades, des terrasses de café, des hôtels confortables, des longues conversations dans les compartiments de chemin de fer. Hélas, je ne pouvais pas toujours la suivre où elle allait, et réciproquement. Aller sans elle visiter les usines Steinway de Hambourg, ou enregistrer un entretien avec Alfred Brendel à Londres, n'était qu'une suite d'avions et de taxis, de fenêtres qu'on longe dans des rues inconnues et hostiles ; ou, lorsqu'il fallait survivre plusieurs jours au même endroit et s'engager dans un hôtel imbécile, des journées vides et mornes.

(Souvenir notamment de l'annuel festival d'Aix, où elle n'allait jamais, et dont les spectacles commençaient tard dans la soirée : Je « *traînais mon atonie* » pendant une semaine, constamment heurté par la dureté d'une ville belle et hautaine, qui supportait avec dédain la cohorte des festivaliers – dont j'étais. Pour neutraliser son encombrante présence, j'allais au cinéma.)

De mes voyages, j'ai rapporté, ou conservé :

– Une quantité de clefs d'hôtel. Je les gardais sur moi, et les empilais à mon retour dans une jardinière sans fleurs. Celle de ma chambre à l'hôtel Cornavin, de Genève, celui-là même où descend le Pr Tournesol, et dont la porte à tambour éjecte proprement le capitaine Haddock en dispersant le contenu de sa valise (on note que ce barbu voyage avec une de ces brosses qu'on nomme blaireau), me fut en vain réclamée plusieurs fois par la direction de l'établissement, avec une insistance grandissante.

– L'amour des ports et la haine des aéroports.

– Le goût des garibaldiis, petits biscuits secs, durs et plats, dont quelques grains de raisins incorporés viennent sucrer l’absolue fadeur. Rien n’explique ce faible, si ce n’est le souvenir de séjours linguistiques dans la banlieue de Londres, où il était servi, avec le thé, un unique biscuit par personne. Incriminons donc le souvenir de cette frustration. Les garibaldiis sont très difficiles à trouver à Paris, par-dessus le marché. Je vais finir par les faire moi-même.

– La tendresse pour tous les journaux français, sans exception.

– La honte d’être (pris pour) un touriste.

– Un indéfectible attachement à la collection de la Pléiade, dont le rapport nombre de signes/encombrement est éminemment favorable. Cette collection constitue ce qui est arrivé de mieux à l’humanité depuis le Quintette des adieux de *Così fan tutte* – annonciateur d’un voyage dont on ne rapportera rien.

J’ai connu l’époque où le critique de musique d’un hebdomadaire faisait à peu de chose près le même travail que celui d’un quotidien, et se bornait à écrire des comptes-rendus. En matière de musique, l’exercice est insoluble, puisque le langage articulé est incapable de rendre compte de ce qu’elle est. Parler d’un livre est difficile, mais possible – et la critique littéraire, au sens large, a donné lieu à quelques-uns des plus beaux textes jamais écrits. (Un écrivain parlant d’un autre écrivain est une combinaison idéale.) Quant à la musique, il ne faut pas y songer. Elle est une sorte de trou noir où la géométrie fond, où la logique se désarticule, où la règle s’abolit. Le commentateur est condamné à tricher : il fait croire à son lecteur qu’il traite le sujet (un récital, un opéra, une œuvre), mais il ne fait que l’éviter par toute sorte de détours : il parle de ce que l’œuvre a produit en lui, mais non de ce qu’elle est ; ou bien il raconte la

vie du compositeur, fait un portrait de l'interprète, un reportage sur le lieu où le concert était donné ; dans le pire des cas, il se noie dans un torrent de métaphores, naïves ou recherchées, confirmant à sa pauvre manière le grand échec de Proust, tout juste bon à *évoquer* les phrases de Chopin, « *au long col sinueux et démesuré, si libres, si flexibles, si tactiles* », par des analogies plus ou moins heureuses. J'ai donc moi-même parlé de la sonorité « *dorée* » d'Emil Gilels, j'ai décrit la voix de Teresa Berganza comme d'un « *ruban soyeux* ». J'ai dit de Galina Oustvolskaïa : « *Cette élève de Chostakovitch a développé un langage de l'effroi, de la rage, de l'insupportable qu'on supporte tout de même. Sur des rythmes obsédants, des grappes d'accords obstinés et véhéments le disputent à de longues périodes désolées, hagardes, vides comme le regard de ceux qui ont vu ce qu'il ne fallait pas voir. Seul exemple connu de beauté épouvantable.* » Et je n'avais rien dit. Au bout de quelques années de mystification, le critique finit par manipuler les figures de style avec aisance. Il doit beaucoup à l'hyperbole et à l'oxymore, à la forgerie et à l'hyperbate ; sans eux, il se fût retrouvé bien dépourvu. La profusion des adjectifs, proclamée et justifiée par Proust comme un Art poétique à elle toute seule, lui ouvre un crédit illimité de phrases lyriques et grasses. La découverte brutale des rapprochements de qualificatifs appartenant à des registres différents (le bruit du grelot de Combray, « *fer-rugineux, intarissable et glacé* », ou l'atmosphère de la chambre de Léonie qui « *tient en suspens toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale* ») double, décuple ce crédit d'articles grâce auxquels on paiera son loyer. Lorsqu'on est critique de musique, il vaut mieux ne pas lire Jules Renard, qui ne connaît que l'os et les nerfs : on s'y assécherait aussitôt.

Le « nouveau journalisme » fut accueilli par l'équipe avec les plus énergiques réserves. Il était question d'abandonner le compte-rendu, au profit de l'« avant-papier », autrement dit

d'annoncer l'événement plutôt que le commenter. Au prétexte que « *le lecteur veut être guidé* », et qu'il « *se tamponne le coquillard de savoir comment était un concert auquel il n'a pas assisté* », il fallait précéder et non suivre. Pourtant, les amateurs de fouteballe aiment qu'on leur raconte dans *L'Équipe* comment s'est déroulé le match Monaco-Lens. L'argument ne fut pas entendu : un quotidien peut se permettre ce genre d'article, mais un hebdomadaire paraît avec un trop grand retard pour prétendre en faire autant. À quelques exceptions près (les grands festivals : Bayreuth, Salzbourg, Aix), la temporalité des articles bascula, et le futur l'emporta sur le passé. Ce ne furent désormais qu'*avant-premières*, portraits, entretiens, mais aussi enquêtes et reportages. Le journalisme y gagna, la musique y perdit. Création contemporaine, artistes débutant dans la carrière furent les victimes directes de cette politique éditoriale : il est difficile d'*annoncer* un concerto inédit ou un jeune violoniste sans les avoir entendus. Peut-être aurais-je dû suivre le conseil de Jean Daniel, et m'occuper de théâtre : une pièce se joue longtemps, et, pourvu qu'il organise intelligemment son travail, le critique peut à la fois rendre compte et annoncer. J'ai préféré quitter la livrée du critique, il est vrai quelque peu défraîchie, pour endosser celle du journaliste – qui m'allait aussi bien.

Je me fis, ou l'on me fit, la réputation d'être un critique méchant. Il est vrai que je m'attaquais parfois à des citadelles imprenables. Lorsque nous nous croisions dans un couloir, Claude Roy me reprochait d'un doigt vengeur un article féroce que j'avais écrit sur Kathleen Ferrier, donjon définitivement à l'abri derrière ses fortifications. Il m'accusait de provocation. Comment parler de Kathleen Ferrier, la plus *indiscutable* des contraltos anglaises, sans y verser ? En ne disant pas une seule fois son nom, comme le fit Valéry d'Anatole France, dans l'« éloge » qu'il en prononça sous la Coupole ? En s'arrachant,

mot à mot et douloureusement, quelque absurde allusion à la leucémie qui l'abattit à quarante et un ans, lui conférant aussitôt une gloire imméritée ? En rappelant l'existence d'Aafje Heynis, la plus grande contralto du siècle, sensuelle, intelligente, c'est-à-dire tout le contraire de Ferrier, mais que personne ne connaît, et dont le nom est de toute façon imprononçable ?

L'ennui, avec la petite Kathleen, passée en peu de temps de l'état de choriste à celui de demoiselle des postes puis à celui de mahlérienne préférée de Bruno Walter, et aussi vite à celui d'un seul corps malade, c'est qu'on ne peut, sous peine de passer pour un salaud, la mettre en question. Elle est inattaquable. C'est un autre registre. De musique on ne parle pas. Les souvenirs hagiographiques de sa sœur Winifred s'opposaient aussi fortement à ceux de son professeur Roy Henderson. La première exalte la mémoire d'un être trop tôt retiré aux siens, le second raconte ce qu'il entendait : « *Sa voix était riche, mais monochrome et peu étendue [...], elle avait du mal à sortir [...], la diction était relâchée [...]. Elle était parfaitement inexpressive. Elle avait pour unique préoccupation d'émettre de beaux sons* » toujours identiques. Et de décrire les séances de travail, de *mime*, les leçons de maintien. Ferrier avait un timbre extraordinaire. Le reste est venu à force de travail, ou n'est pas venu, malgré le travail : des Bach à côté de la plaque, des Wolf intellectuellement ineptes, *L'amour et la vie d'une femme* désespérément plat. La voix de Ferrier, c'est un débit. Pourquoi ce succès, si cette chanteuse est bien aussi surfaite qu'une écoute attentive le laisse penser ? Est-ce seulement cette carrière en forme de conte de fées, et se finissant brutalement en cauchemar, et qu'on retrouve ajoutant à la gloire de James Dean, de Dinu Lipatti, de Gérard Philipe ? Est-ce ce visage bénin, à la candeur exaspérante, mais qui a pu séduire ceux que des yeux clairs levés vers le ciel émeuvent encore ? Est-ce son rôle fétiche, Orphée, qui la montre, dit

François Lafon, « *descendant au royaume des morts, dont elle était si proche* » ? Sans doute un peu tout cela. Mais sa voix l'explique surtout. Sombre comme les enfers, grave, si grave, qu'elle n'est pas encore celle d'une femme sans être celle d'un homme, et ce vibrato incroyablement régulier, ce vibrato qui est là toujours, prouvant par sa présence que cette voix est bien d'un être humain. Sa voix bleu nuit. Sa voix qui jamais ne sourit, jamais ne s'emporte, jamais ne s'adoucit, et qui rassure par sa constante obscurité. Qu'importe si sa diction était mauvaise (on ne sait jamais si elle chante en allemand ou en anglais) ; qu'importe si le tendre Schubert, avec elle, paraît quelque augure sinistre ; qu'importe si Ferrier n'a jamais su chanter que *mezzo forte*. Sa voix troublera toujours, comme toutes les voix asexuées.

Je n'ai jamais très bien su pourquoi Claude Roy m'en voulait tant. Parce que j'avais tort ? Ou raison ?

*

Il est tentant de toucher l'intouchable, d'attaquer l'inattaquable. L'unanimité a quelque chose d'effrayant, d'écœurant, d'agaçant. J'étais dans la gigantesque manifestation qui a suivi l'attentat contre *Charlie Hebdo*, par curiosité, par désœuvrement, par solidarité. Mais quand la foule s'est montrée foule, applaudissant la police, celle-là même qui a matraqué, matraque et matraquera, je me suis enfui.

Il en va des artistes comme des œuvres, des idées ou des habitudes. Keith Jarrett, avec son universel *Köln Concert*, son planétaire *Vienna Concert*, mérite-t-il ce socle de marbre qu'on lui érige ? La grande fête jarrettienne doit-elle être ainsi programmée ? Et celui qui ne l'aime pas frappé de snobisme ? À grands coups de pédale, de fondus enchaînés, de petites phrases jaculatoires sur canapé, de basses tenues, sans oublier les rugissements

afférents, mérite-t-il tant de révérence ? Il s'était mis à jouer Bach, les *Variations Goldberg*, le *Clavier bien tempéré*, à tenir le continuo des sonates de Haendel, à s'égarer dans les vingt-quatre préludes et fugues de Chostakovitch... Désir enfantin de manger toute la musique, d'être complet, de n'ignorer rien, de savoir, de pouvoir tout. De dominer la culture mondiale du haut de son tabouret. Mais ce n'est que la Foire du Trône.

À moins que ce ne soit autre chose : la haine de l'endroit où l'on est, le très plébéien rêve d'être un autre, d'échapper à sa caste et à son destin, à la manière des enfants qui jouent à la marchande ou qui regardent le compteur des Ferrari, à la manière de l'universitaire à pantalon de velours, du petit paulhan qui dit des gros mots comme le grand, du faux straub qui filme de la viole de gambe comme le vrai.

Interlude

C'était l'époque du Minitel. Chez moi, l'appareil est posé sur le rebord d'une fenêtre basse. Tout autour de la fenêtre, du sol au plafond, des rayonnages couverts de livres. Il y en a même un qui passe au-dessus de la fenêtre. Ce sont des planches posées sur des équerres. Les trous forés dans le mur pour y enfoncer les chevilles des cornières étaient un peu grands pour elles. « Ça tiendra bien, m'étais-je dit : les livres pèsent vers le bas. » En haut, j'ai placé deux planches très larges, pour les gros dictionnaires dont je ne me sers pas souvent (jamais).

Un jour, mes jeunes fils, quatre et deux ans, s'amusaient à taper des lignes de lettres sur le Minitel, devant la fenêtre. Je travaille à mon bureau près d'eux, dos presque collé à la bibliothèque. J'ai besoin d'un livre à l'autre bout de mon bureau. Je me lève, je traverse la pièce. Alors, j'entends un fracas épouvantable, je me retourne : la totalité de la bibliothèque s'est détachée du mur et s'écroule, livres, planches, équerres, cornières. Il en tombe, il en tombe partout, certains tout près du mur, d'autres plus loin en suivant une trajectoire plus large. Certains gros dictionnaires sont tombés sur mon bureau. Les cornières de fer se croisent en tous sens. Le sol est jonché de volumes ouverts et de planches. Partout sauf devant la fenêtre, où il n'y avait pas de rayonnages, et pas de livres.

Mes enfants sont indemnes : ils étaient à cet endroit préservé, protégés comme par un champ magnétique, mais entourés par l'enchèvement de barres, de planches, de livres ; ils se serrent l'un contre l'autre, terrifiés. Tout est tombé autour d'eux, mais pas sur eux. Mon bureau, mon fauteuil sont pleins de livres ouverts et de rayonnages encore vibrants, une cornière s'est légèrement fichée au milieu d'un tiroir, et m'eût percé le dos, quelques secondes plus tôt.

JACQUES DRILLON

Coda

« Il m'arrive de rêver d'être enfin du côté du manche, des forts, des salauds. Du côté des imbéciles. Du côté des flics.

Je suis derrière un bureau Louis XV, marqueté d'importance, et j'éconduis les solliciteurs.

J'ai déboutonné ma blouse blanche, je regarde une radiographie, et j'annonce avec une gêne feinte à mon patient que cela se présente assez mal pour lui.

J'écris rapidement sur du papier à en-tête : Votre texte n'est pas sans qualités, mais il ne correspond pas au type de livres que nous publions.

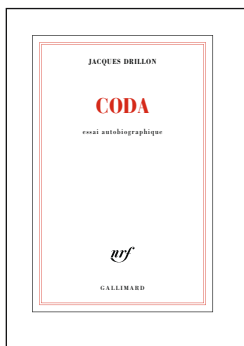
Je donne un grand coup de marteau : Silence, ou je fais évacuer la salle ! À l'accusé : Niez-vous les faits ?

Je porte une étoile, et j'écoute la confession d'une jeune bourgeoise de Fontainebleau. Combien de fois par semaine, ma fille ?

Je rabats d'un coup sec l'écran de mon MacBook : N'insistez pas, c'est non.

Et puis cela me passe. »

Jacques Drillon (1954-2021) a connu les mille métiers de son érudition toujours renouvelée. Il a été critique musical et cruciverbiste, lecteur et liseur, écrivain avant tout. Il a publié de nombreux livres, dont un formidable Traité de la ponctuation française.



Coda
Jacques Drillon

Cette édition électronique du livre
Coda de Jacques Drillon
a été réalisée le 10 mai 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072976506 - Numéro d'édition : 432971).
Code Sodis : U43627 - ISBN : 9782072976513.
Numéro d'édition : 432972.